

LUCINDA RILEY

LES
SEPT
SŒURS

LA SAGA
PHÉNOMÈNE
20 millions
d'exemplaires
vendus


CHARLESTON



LES SEPT SŒURS

À la mort de leur père, énigmatique milliardaire qui les a adoptées aux quatre coins du monde lorsqu'elles étaient bébés, Maia d'Aplièse et ses sœurs se retrouvent dans la maison de leur enfance, Atlantis, un magnifique château sur les bords du lac de Genève. Pour héritage, elles reçoivent chacune un mystérieux indice qui leur permettra peut-être de percer le secret de leurs origines.

La piste de Maia la conduit au-delà des océans, dans un manoir en ruines sur les collines de Rio de Janeiro, au Brésil. C'est là que son histoire a commencé... Secrets enfouis et destins brisés : ce que Maia découvre va bouleverser sa vie.

Les Sept Sœurs est le premier tome de la série événement du même nom, qui a conquis 20 millions de lecteurs dans le monde entier. À travers ces romans au souffle unique, peuplés de personnages inoubliables, liés par les drames et l'amour, Lucinda Riley a affirmé comme jamais auparavant son immense talent, créant un nouveau genre littéraire à part entière.

**« DÉCHIRANT, TOUFFU, IMPRÉGNÉ D'UNE
ATMOSPHÈRE INCROYABLEMENT RICHE. »** *Grazia*

**« TOUT SIMPLEMENT FORMIDABLE –
UN LIVRE MAGNIFIQUE. »** *Katherine Webb*

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau.

ISBN : 978-2-36812-475-8



9 782368 124758

19 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Rayon : Littérature étrangère

Photographie : © Arcangel Images.



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Lucinda Riley

LES SEPT SŒURS
MAiA

ROMAN


CHARLESTON

De la même auteure, aux éditions Charleston

La Sœur de la tempête - Ally (tome 2)

La Sœur de l'ombre - Star (tome 3)

La Sœur à la perle - CeCe (tome 4)

La Sœur de la Lune - Tiggy (tome 5)

La Lettre d'amour interdite, 2018

L'Ange de Marchmont Hall, 2018

La Jeune Fille sur la falaise, 2018

La Belle Italienne, 2017

Titre original : *The Seven Sisters*

Copyright © Lucinda Riley, 2014

Traduit de l'anglais (Irlande) par Fabienne Duvigneau

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris - France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-475-8

Achevé d'imprimer en France par CPI Bussière

À Saint-Amand-Montrond (18)

Dépôt légal : juillet 2019

N° d'impression : 2045654

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston),
sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Pour ma fille, Isabella Rose

« Nous sommes tous dans le caniveau, mais
certains d'entre nous regardent les étoiles. »

Oscar Wilde

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

MAIA

JUIN 2007

Premier quartier de lune

13 ; 16 ; 21

1

Je me souviendrai toujours de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

J'étais à Londres, chez Jenny, une vieille amie d'école, et je profitais du soleil de juin, assise dans son joli jardin, un exemplaire de *L'Odyssee de Pénélope* ouvert sur les genoux, pendant qu'elle était allée chercher son petit garçon à la crèche.

Je me sentais calme, heureuse de m'être échappée pour passer quelques jours de vacances ici. J'étais en train d'admirer la clématite en boutons qui déployait ses fragiles bourgeons roses, donnant naissance à un tumulte de couleurs, lorsque mon portable a sonné. D'un coup d'œil sur l'écran, j'ai vu que c'était Marina.

— Allô, Ma, ça va ?

J'espérais que, dans ma voix, elle entendrait aussi la belle chaleur estivale.

— Maia, je...

Marina a marqué une pause, et, à cet instant, j'ai compris qu'il était arrivé quelque chose de terrible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Maia, je ne sais pas comment te le dire, mais ton père a eu une crise cardiaque ici, à la maison, hier après-midi. Et aujourd'hui... tôt ce matin, il... est décédé.

Je suis restée silencieuse, un million de pensées disparates et ridicules me traversant l'esprit, l'une d'elles étant que Marina, pour une raison ou une autre, avait décidé de me faire une blague de mauvais goût.

— Je ne l'ai pas encore annoncé à tes sœurs, Maia. Comme tu es l'aînée, il m'a semblé que c'était toi qui devais l'apprendre

en premier... Je voulais te demander si tu préfères les appeler, ou si tu souhaites que je le fasse.

— Je...

Aucune parole cohérente ne me venait aux lèvres, tandis que je commençais à réaliser que jamais Marina, ma chère et bien-aimée Marina, la femme qui avait été pour moi la personne qui se rapprochait le plus d'une mère, ne me mentirait. Il fallait donc que ce soit vrai. Et brusquement, tout s'est effondré en moi.

— Maia, s'il te plaît, dis-moi que ça va. Oh, c'est vraiment l'appel le plus terrible que j'ai jamais eu à passer, mais j'ai pensé qu'il valait mieux me tourner vers toi... Dieu seul sait comment tes sœurs vont réagir.

C'est à ce moment que j'ai entendu la souffrance dans sa voix. J'ai compris qu'elle aussi avait besoin de parler, de partager son fardeau, d'être réconfortée.

— Bien sûr, Ma, je vais prévenir mes sœurs. Sauf que je ne suis pas certaine d'avoir toutes leurs coordonnées sur moi... Ally n'est-elle pas partie faire une régata ?

Et pendant que nous discutons de l'endroit où se trouvait chacune de mes sœurs cadettes, comme s'il fallait les réunir pour fêter un anniversaire plutôt que de pleurer la mort d'un père, la conversation a pris un tour surréaliste.

— Quand faut-il prévoir l'enterrement à ton avis ? ai-je demandé. Avec Électra à Los Angeles et Ally quelque part en mer, on ne peut certainement pas l'envisager avant la semaine prochaine, au plus tôt.

— Eh bien...

J'ai perçu l'hésitation de Marina au bout du fil.

— Le mieux serait peut-être qu'on en parle toutes les deux quand tu rentreras à la maison. Mais rien ne presse pour l'instant, Maia. Aussi, si tu préfères rester encore un peu à Londres... Il n'y a plus rien à faire pour lui ici...

La voix de Marina s'est brisée.

— Ma, je saute dans le premier avion pour Genève ! Je vais téléphoner à la compagnie aérienne et je te donnerai l'heure du vol. Entre-temps, j'essaie de contacter tout le monde.

— Je suis vraiment désolée, ma chérie, a soupiré Marina. Je sais que tu l'adorais.

— Oui...

L'étrange sérénité que j'avais ressentie pendant que nous débattions des préparatifs m'a soudain abandonnée, comme le calme avant la tempête.

— Je t'appelle plus tard quand je saurai à quelle heure j'arrive.

— Très bien. Maia, prends soin de toi. C'est un choc terrible...

J'ai raccroché. Puis, avant que les nuages noirs, dans mon cœur, ne percent et ne menacent de m'engloutir, je suis montée dans ma chambre pour téléphoner à la compagnie aérienne. Pendant que j'attendais qu'on prenne mon appel, j'ai regardé le lit dans lequel, le matin même, j'avais tout simplement ouvert les yeux sur un autre jour. Et j'ai remercié Dieu que les êtres humains n'aient pas la faculté de prévoir l'avenir.

La femme qui a répondu au bout d'un moment n'était pas très aimable et j'ai compris, tandis qu'elle me parlait de vols complets, de coûts supplémentaires et de coordonnées de carte de crédit, que mon barrage émotionnel était prêt à craquer. Finalement, une fois qu'elle m'eut alloué de mauvaise grâce une place sur le vol de seize heures pour Genève, ce qui signifiait que je devais me dépêcher de rassembler mes affaires et prendre un taxi pour Heathrow, je me suis assise sur le lit et j'ai contemplé le motif du papier peint pendant si longtemps que le dessin a commencé à danser devant mes yeux.

— Voilà, il est parti, ai-je murmuré, parti pour toujours. Je ne le reverrai plus jamais.

Je m'attendais tellement à éclater en sanglots à cause de ces paroles prononcées tout haut que j'ai été surprise qu'il ne se passe rien, et je suis restée là, immobile, hébétée, mais la tête toujours pleine de détails pratiques. À l'idée d'appeler mes sœurs – toutes les cinq –, j'étais terrifiée. Laquelle prévenir en premier ? J'ai pris en compte tout un éventail de paramètres et la réponse n'a pas tardé à s'imposer : Tiggy, bien sûr, la seconde plus jeune de la fratrie, celle dont je me sentais la plus proche.

Les doigts tremblants sur mon téléphone, j'ai fait défiler les numéros jusqu'au sien. En entendant sa messagerie vocale, j'ai bafouillé quelques mots confus lui demandant de me rappeler d'urgence. Elle se trouvait quelque part dans les Highlands, en Écosse, où elle travaillait dans un centre qui recueillait des cervidés malades.

Quant à mes autres sœurs... leurs réactions seraient diverses, en apparence du moins, allant de l'indifférence à un dramatique épanchement d'émotion.

Ne sachant pas trop de quel côté je basculerai sur l'échelle du chagrin quand je leur parlerai, j'ai choisi la lâcheté et je leur ai envoyé un texto à chacune, les priant de me contacter le plus vite possible. Je me suis ensuite dépêchée de faire mon sac et je suis descendue à la cuisine où j'ai laissé un mot à Jenny lui expliquant pourquoi j'avais dû partir.

J'ai décidé de héler un taxi dans la rue et j'ai marché d'un pas rapide le long du parc de Chelsea, comme n'importe qui, par une journée banale. Je crois que j'ai même salué quelqu'un qui promenait son chien et que je lui ai souri.

Personne ne pourrait deviner ce qui m'arrive, me suis-je dit en montant dans le taxi que j'ai réussi à arrêter sur King's Road, où le trafic était intense.

J'ai indiqué au chauffeur l'aéroport d'Heathrow.

Non, personne n'aurait pu deviner.

* * *

Cinq heures plus tard, alors que le soleil descendait tranquillement sur le lac de Genève, je suis arrivée à notre ponton privé pour la dernière étape de mon voyage.

Christian m'attendait déjà dans la vedette. À son regard, j'ai compris qu'il savait.

— Comment allez-vous, mademoiselle Maia ? a-t-il demandé en m'aidant à monter à bord, ses yeux bleus pleins de compassion.

— Je suis... contente d'être ici, ai-je répondu d'une voix neutre, puis je suis allée m'asseoir à l'arrière du bateau, sur la banquette en cuir crème qui suivait la courbe de la poupe.

En temps normal, je m'installais à l'avant, à côté de Christian, pour fendre les eaux calmes pendant les vingt minutes de la traversée. Mais ce jour-là, j'avais besoin de solitude. Christian a démarré. Le soleil se reflétait sur les fenêtres des somptueuses demeures qui bordaient le lac. Souvent, en faisant ce trajet, il me semblait franchir le seuil d'un monde féerique, un univers éthéré sans aucun rapport avec la réalité.

Le monde de Pa Salt.

À l'évocation du surnom de mon père, que j'avais inventé quand j'étais enfant, des larmes m'ont picoté les yeux. Il avait toujours adoré faire de la voile et quand il revenait dans la maison du bord du lac, il sentait l'air iodé et la mer. Avec le temps, mes jeunes sœurs aussi s'étaient approprié ce surnom.

Alors que le bateau prenait de la vitesse et que le vent chaud agitait mes cheveux, je me suis remémoré des centaines d'arrivées à Atlantis, le château de Pa Salt. Situé sur un promontoire adossé à un croissant de terrain montagneux qui s'élevait en pente abrupte, il était inaccessible par la route ; on ne pouvait y accéder qu'en bateau. Les voisins les plus proches se trouvant à des kilomètres, Atlantis était un peu notre royaume privé, à l'écart du reste du monde. Tout ce qu'il renfermait était magique... comme si Pa Salt et nous, ses filles, avions vécu dans un endroit enchanté.

Nous avons toutes été choisies par Pa Salt quand nous étions bébés et adoptées aux quatre coins du monde. Pa aimait dire que nous étions ses filles « spéciales ». Il nous avait donné les noms des Pléiades, les Sept Sœurs, sa constellation préférée. Maia était la première.

Quand j'étais petite, il m'emmenait sous le dôme en verre de son observatoire, tout en haut de la maison, et me soulevait dans ses bras puissants pour que j'observe le ciel, la nuit, à travers son télescope.

— Elles sont là, me disait-il une fois qu'il avait aligné l'objectif. Regarde, Maia, regarde la belle étoile brillante dont tu portes le nom.

Et je la voyais, oh oui. J'écoutais à peine tandis qu'il me racontait les légendes à l'origine de mon nom et de ceux de mes sœurs, mais je savourais le plaisir de sentir ses bras autour de

moi, consciente de vivre un moment rare et précieux, avec mon père pour moi seule.

Quant à Marina, que j'avais longtemps prise pour ma mère – j'avais même raccourci son nom à « Ma » –, j'ai compris plus tard qu'elle n'était qu'une simple nourrice, embauchée par Pa pour s'occuper de nous lors de ses nombreuses absences. Mais évidemment, Marina était beaucoup plus que cela pour nous toutes. C'était elle qui essuyait nos larmes, qui nous grondait lorsque nous nous tenions mal à table. Elle nous a guidées sereinement durant ces années difficiles à l'issue desquelles l'enfant devient une femme.

Ma a toujours été là, et je ne l'aurais pas aimée davantage si elle m'avait donné la vie.

Pendant les trois premières années de mon enfance, il n'y avait que Marina et moi dans notre château magique sur les rives du lac. Et puis, une à une, mes sœurs ont commencé à arriver.

Normalement, Pa m'apportait un cadeau quand il rentrait de voyage. J'entendais le bateau arriver, je m'élançais sur la vaste pelouse et je courais jusqu'à la jetée pour l'accueillir. Comme tous les enfants, je voulais voir ce qu'il avait caché dans ses poches magiques. Je me souviens du jour où, après qu'il m'eut offert un ravissant renne en bois sculpté en me jurant qu'il venait du Père Noël, une femme en uniforme s'est avancée avec un paquet dans les bras. Et le paquet bougeait.

— Je t'ai rapporté un autre cadeau, Maia, le plus extraordinaire qui soit. Une petite sœur. Maintenant, tu ne seras plus seule quand je dois m'absenter.

Pa m'a souri et serrée contre lui.

Ma vie a changé ensuite. La puéricultrice que Pa avait amenée avec lui a disparu quelques semaines plus tard et Marina a pris la relève pour s'occuper de ma sœur. Je ne comprenais pas comment cette chose qui braillait, qui sentait souvent mauvais et me privait de l'attention qui m'était due pouvait être un cadeau. Jusqu'à ce matin où Alcyone – à qui on avait donné le nom de la deuxième étoile des Sept Sœurs – m'a souri, assise dans sa chaise haute.

— Elle me reconnaît ! ai-je lancé, émerveillée, à Marina qui lui donnait à manger.

— Bien sûr qu'elle te reconnaît, ma chérie. Tu es sa grande sœur, celle qu'elle admirera toute sa vie. Ce sera à toi de lui enseigner beaucoup de choses que tu sais et qu'elle ignore.

Et, en grandissant, Alcyone est devenue mon ombre, toujours sur mes talons, ce qui m'enchantait et m'agaçait tout autant. « Maia, attends-moi ! » exigeait-elle d'une voix forte en me suivant d'un pas mal assuré.

Bien qu'Ally – comme nous l'avions surnommée – ait au départ quelque peu perturbé mon existence dorée à Atlantis, je n'aurais pu souhaiter une compagne plus adorable ni plus aimable. Elle pleurait rarement, voire jamais, et ne faisait aucun de ces caprices réservés aux bambins de son âge. Avec ses boucles d'un roux doré qui tombaient en cascade et ses grands yeux bleus, Ally possédait un charme naturel auquel mon père était le premier à succomber.

Quand Pa Salt rentrait à la maison après l'un de ses longs voyages à l'étranger, je remarquais combien ses yeux s'allumaient dès qu'il la voyait. Il la regardait comme jamais il ne m'avait regardée, j'en étais sûre, moi qui étais timide et réservée alors qu'Ally débordait d'assurance.

Elle était aussi un de ces enfants qui semblait exceller dans tout – en particulier la musique et les sports nautiques. Quand Pa lui a appris à nager dans notre grande piscine, elle a aussitôt maîtrisé la technique – un vrai poisson dans l'eau –, tandis que je barbotais avec peine, redoutant à tout instant de couler.

Et puis, alors que je n'avais pas le pied marin, même à bord du *Titan*, le superbe yacht de Pa, Ally, elle, le suppliait de l'emmener sur le dériveur qu'il gardait amarré à notre jetée. Je me souviens que je m'accroupissais dans l'espace exigu de la poupe pendant que Pa et Ally s'affairaient aux commandes et que le bateau filait sur les eaux miroitantes du lac. Bref, je ne partageais aucune passion avec Pa qui aurait pu me rapprocher de lui comme ma sœur.

Ally avait étudié la musique au Conservatoire de Genève. Excellente flûtiste, elle aurait pu poursuivre une carrière dans

un orchestre professionnel, mais elle avait ensuite choisi la vie de marin à plein-temps. Elle participait régulièrement à des régates et avait représenté la Suisse à plusieurs occasions.

Ally avait presque trois ans quand Pa est arrivé un jour avec une autre sœur pour nous, à qui il a donné le nom de la troisième des Sept Sœurs, Astérope.

— Mais nous l'appellerons Star, a-t-il dit en nous souriant à Marina, Ally et moi, tandis que nous observions cette petite chose, couchée dans le couffin, qui venait agrandir notre famille.

Je prenais alors des leçons chaque matin avec un professeur particulier, aussi la venue de Star m'a-t-elle moins perturbée que celle d'Ally. Et puis, à peine six mois plus tard, un autre bébé nous a rejointes, une petite fille de douze semaines prénommée Céléano, un nom qu'Ally a immédiatement raccourci en CeCe.

Trois mois seulement séparaient Star et CeCe et, du plus loin que je me souviens, elles ont toujours été très complices. Comme des jumelles, communiquant avec leur propre babillage, qu'elles utilisent encore aujourd'hui. Elles vivaient dans leur monde à elles dont nous étions exclues, et même à présent qu'elles ont une vingtaine d'années, rien n'a changé. CeCe, la plus jeune des deux, était toujours celle qui avait le dessus, son corps trapu et sa peau noisette contrastant avec la pâleur et la minceur de Star.

L'année suivante, un autre bébé arriva encore. Taygète – que j'ai surnommée « Tiggy » à cause de ses cheveux courts et noirs qui se dressaient sur sa toute petite tête et me faisaient penser au hérisson de la célèbre histoire de Beatrix Potter.

J'avais alors sept ans et je me suis tout de suite sentie proche de Tiggy. Elle était la plus fragile d'entre nous, affligée de toutes les maladies infantiles les unes après les autres, mais elle demeurait stoïque. Quand Pa a encore ramené à la maison une autre fillette, nommée Électra, Marina, épuisée, m'a souvent demandé de m'occuper de Tiggy qui avait continuellement la fièvre, ou toussait, et qui fut finalement déclarée asthmatique. On ne la sortait pas beaucoup dans le landau pour éviter que l'air froid et le brouillard épais de Genève ne lui fragilisent les poumons.

Électra était la benjamine et son nom lui allait à la perfection. Je m'étais maintenant habituée aux bébés et à leurs exigences, mais ma plus jeune sœur était sans aucun doute la plus difficile. Tout ce qui se rapportait à elle était « électrique » ; en un instant, elle pouvait passer d'une humeur sombre à une humeur légère et *vice versa*, de sorte que notre foyer, auparavant calme, retentissait quotidiennement de ses cris perçants. Ses caprices résonnaient dans ma conscience d'enfant et, en grandissant, sa personnalité impétueuse ne s'adoucit guère.

En secret, Ally, Tiggy et moi la surnommions « Tricky », qui signifie difficile, délicat. Il nous fallait toujours la prendre avec des gants pour ne pas déclencher un brusque changement d'humeur. Franchement, il y a eu des moments où je la détestais tellement elle perturbait notre vie à Atlantis.

Cependant, quand Électra sentait que l'une de nous avait des problèmes, elle était la première à offrir son aide et son soutien. Elle pouvait se montrer d'un égoïsme excessif, ou bien, à d'autres occasions, d'une générosité sans limite.

Après Électra, nous avons toutes attendu l'arrivée de la septième sœur. Puisque Pa nous avait donné le nom de cette constellation, sans elle, nous n'aurions pas été complètes. Nous connaissions même son nom – Mérope – et nous nous demandions à quoi elle ressemblerait. Mais une année passa, puis une autre, et une autre encore, et notre père ne rapportait toujours pas de bébé.

Je me souviens parfaitement de la conversation que j'ai eue avec lui dans son observatoire. J'avais quatorze ans et allais bientôt entrer dans ma vie de femme. Nous guettions une éclipse qui, d'après lui, signait un moment précurseur pour l'humanité.

— Pa, ai-je dit, amèneras-tu un jour notre septième sœur à la maison ?

En entendant cela, tout son corps a semblé se figer pendant quelques secondes. D'un coup, il a eu l'air de porter le poids du monde sur ses épaules. Il ne s'est pas retourné, car il se concentrait sur son télescope, mais j'ai compris instinctivement que mes paroles l'avaient bouleversé.

LES SEPT SŒURS – MAIA

— Non, Maia, je ne la ramènerai pas. Parce que je ne l'ai jamais trouvée.

* * *

Quand est apparue la haie d'épicéas qui protégeait notre maison des regards indiscrets et que j'ai vu Marina, debout sur la jetée, la mort de Pa s'est imposée à moi avec son implacable réalité : l'homme qui avait fait de nous les princesses de son royaume n'était plus là pour garder l'enchantement.

2

Quand je suis descendue du bateau, Marina m'a serrée tendrement dans ses bras. Puis nous sommes remontées en silence vers la maison, traversant les larges pelouses en pente douce. En juin, l'endroit était absolument magnifique. Le jardin ornementé, en pleine floraison, invitait à explorer ses allées cachées et ses grottes secrètes.

La bâtisse, construite à la fin du dix-huitième siècle dans le style Louis XV, était d'une somptueuse élégance. Haute de quatre étages, couverte d'un toit rouge à forte inclinaison et garni de tourelles à chaque angle, elle comportait de solides murs rose pâle percés de grandes fenêtres à petits carreaux. À l'intérieur, le mobilier d'une grande beauté offrait tout le confort moderne, avec des moquettes épaisses et des canapés douilletts qui vous enveloppaient et vous réconfortaient. Petites, nous dormions au dernier étage d'où l'on avait une vue superbe au-delà des arbres. Marina occupait une suite au fond du couloir.

J'ai tout de suite vu qu'elle avait l'air épuisée. Ses doux yeux marron étaient cernés par la fatigue et elle pinçait les lèvres au lieu d'y laisser s'épanouir son sourire habituel. Elle devait avoir dans les soixante-cinq ans, mais ne les paraissait pas. Grande, les traits finement dessinés, c'était une belle femme toujours vêtue avec un chic et une distinction qui trahissaient ses origines françaises. Quand j'étais enfant, elle relevait ses cheveux noirs et soyeux en un chignon souple sur la nuque.

Des milliers de questions se bousculaient dans ma tête, mais une, surtout, exigeait une réponse immédiate.

— Pourquoi ne nous as-tu pas prévenues dès que Pa a eu son infarctus ? ai-je demandé en entrant dans le salon qui donnait

sur une immense terrasse en pierre bordée de jarres remplies de capucines rouges et or.

— Maia, crois-moi, je l'ai supplié mais il me l'a interdit. Il était catégorique et je n'ai pas réussi à le faire céder.

J'ai très bien compris que si Pa refusait qu'elle nous contacte, elle n'avait pas eu le choix. Pa était le Roi et Marina se soumettait. Dans le meilleur des cas, comme sa plus fidèle courtisane et, au pire, ravalée au rang d'une servante qui devait obéir à ses ordres sans discuter.

— Où est-il maintenant ? Toujours en haut, dans sa chambre ? Devrais-je monter le voir ?

— Non, ma chérie, il n'est pas en haut. Tu ne veux pas prendre un thé avant que je t'en dise plus ?

— Honnêtement, je crois que j'ai besoin d'un gin tonic, ai-je avoué en m'asseyant lourdement sur un des immenses canapés.

— Je vais demander à Claudia de le préparer. Et je pense que, pour une fois, je vais en boire un avec toi.

Je l'ai suivie des yeux quand elle a quitté la pièce pour aller chercher Claudia. Notre domestique, une Allemande dont l'air maussade cachait un cœur d'or, était à Atlantis depuis aussi longtemps que Marina. Elle aussi adorait son maître. Je me suis soudain demandé ce qu'il adviendrait d'elle et de Marina. Et ce qu'il allait se passer à Atlantis maintenant que Pa était parti.

Cette expression paraissait incongrue à présent. Pa était tout le temps « parti » : parti quelque part, occupé à quelque chose. Aucun membre du personnel ou de sa famille n'avait la moindre idée de ce qu'il faisait vraiment pour gagner sa vie. Je lui avais posé la question un jour, quand mon amie Jenny était venue ici avec moi pendant les vacances scolaires – elle avait été visiblement sidérée de l'opulence dans laquelle nous vivions.

— Ton père doit être fabuleusement riche, avait-elle dit tout bas alors que nous débarquions du jet privé de Pa qui venait juste d'atterrir à l'aéroport de La Môle à Saint-Tropez.

Le chauffeur attendait sur l'aire de stationnement pour nous conduire au port où nous devons gagner le *Titan*, notre

magnifique yacht de dix couchettes. Comme tous les ans, nous allions faire une croisière en Méditerranée, et c'est toujours Pa qui choisissait la destination.

À l'instar de n'importe quel enfant, riche ou pauvre, qui n'a jamais connu autre chose, notre vie ne me semblait pas si extraordinaire. Nous avions toutes pris des cours avec des professeurs particuliers quand nous étions plus jeunes, et c'est seulement lorsque je suis entrée à l'internat, à l'âge de treize ans, que j'ai compris combien notre vie était différente de celle que mènent la plupart des gens.

J'avais demandé à Pa, une fois, ce qu'il faisait exactement pour procurer à sa famille tout ce luxe inimaginable.

Il m'avait regardée de cette façon mystérieuse qui lui était bien particulière et il avait souri.

— Je suis une sorte de magicien.

Il n'avait pas répondu à ma question et il n'en avait pas l'intention. En grandissant, j'ai réalisé que Pa Salt était, en effet, un formidable illusionniste et qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

Quand Marina est revenue dans le salon avec les deux gin tonic sur un plateau, je me suis dit qu'après trente-trois ans, j'ignorais tout de la personne qu'avait été mon père, en dehors d'Atlantis. Est-ce que j'allais finalement le découvrir ?

Marina a posé les boissons devant moi, puis a dit en levant son verre :

— À la mémoire de ton père... Que Dieu ait son âme.

— Oui, à Pa Salt. Qu'il repose en paix.

Marina a bu une grande gorgée avant de reposer le verre sur la table et de me prendre la main.

— Maia, il faut que je te dise une chose...

Elle avait les paupières lourdes, le front plissé par l'anxiété.

— Quoi donc ?

— Tu m'as demandé tout à l'heure si ton père était toujours dans la maison. La réponse est qu'il a déjà été enterré. Il souhaitait que l'enterrement ait lieu immédiatement et qu'aucune de vous ne soit présente.

Je l'ai regardée fixement comme si elle avait perdu la tête.

— Mais, Ma, il y a quelques minutes, tu m’as dit qu’il était mort tôt ce matin ! Comment est-ce possible d’organiser un enterrement si vite ? Et pourquoi ?

— Maia, ton père voulait à tout prix qu’à sa mort, on transporte son corps sur le yacht par avion. Une fois à bord, il devait être mis dans le cercueil en plomb qui était prêt depuis des années, dans la soute, et, de là, emmené au large. Naturellement, étant donné son amour pour l’eau, il souhaitait un enterrement en mer. Et il ne voulait pas faire souffrir ses filles en leur imposant d’y assister.

— Oh mon Dieu ! me suis-je exclamée, tremblant d’horreur à ces mots. Mais il savait certainement que nous voudrions lui dire au revoir ! Comment a-t-il pu faire ça ? Que vais-je dire aux autres ? Je...

— Ma très chère Maia... Toi et moi, qui sommes les doyennes dans cette maison, nous savons depuis longtemps qu’avec ton père, il était inutile de poser certaines questions. Je crois simplement, a-t-elle continué d’une voix douce, qu’il souhaitait reposer comme il avait vécu : discrètement.

— Et en maître de la situation, ai-je ajouté, prise d’une brusque colère. On pourrait penser qu’il ne faisait pas confiance à ceux qui l’aimaient !

— Peu importe ses raisons, a observé Marina. J’espère seulement qu’avec le temps, vous garderez le souvenir du père affectueux qu’il était. Ce que je sais, c’est qu’il n’y avait que ses filles qui comptaient pour lui.

— Mais laquelle d’entre nous le connaissait vraiment ? ai-je demandé, les larmes aux yeux. Un médecin est-il venu confirmer son décès ? Tu dois avoir le certificat ? Je peux le voir ?

— Le médecin m’a réclamé quelques détails personnels, lieu et date de naissance. Je lui ai répondu que je n’étais qu’une simple employée et que je n’étais pas sûre de ce genre de choses. Je l’ai mis en contact avec Georg Hoffman, l’avocat qui s’occupe des affaires de ton père.

— Mais pourquoi était-il si secret, Ma ? Dans l’avion, aujourd’hui, j’ai réalisé que je ne l’avais jamais vu recevoir de visites, ici, à Atlantis. Il est arrivé qu’à l’occasion, quand nous

étions sur le yacht, un associé viennois à bord pour une réunion dans sa cabine, mais il n'a jamais vraiment eu d'amis.

— Il voulait que sa vie familiale reste séparée de sa vie professionnelle, pour accorder toute son attention à ses filles.

— Les filles qu'il avait adoptées aux quatre coins du monde. Mais pourquoi, Ma ?

Marina s'est retournée et m'a regardée en silence. Je ne pouvais pas voir, dans ses yeux calmes et pleins de sagesse, si elle connaissait la réponse ou pas.

— Quand on est enfant, ai-je continué, on grandit en acceptant sa vie. Mais nous savons toutes les deux que c'est vraiment rare, voire carrément étrange, qu'un homme célibataire et d'un certain âge adopte six petites filles et les amène ici, en Suisse, pour vivre avec lui.

— Ton père était en effet un homme hors du commun, a acquiescé Marina. Mais donner à des orphelins dans le besoin la possibilité d'une meilleure vie, ça ne peut pas être une mauvaise chose, n'est-ce pas ? Beaucoup de gens riches adoptent des enfants.

— Sauf que, normalement, ils sont mariés, ai-je riposté. Ma, sais-tu si Pa a eu une petite amie ? Quelqu'un qu'il a aimé ? En trente-trois ans, je ne lui ai jamais connu une seule femme.

— Ma chérie, je te comprends. Ton père est parti, et soudain tu réalises que les questions que tu avais à lui poser resteront sans réponse. Mais je ne peux vraiment pas t'aider. De plus, ce n'est pas le moment, a-t-elle ajouté gentiment. Pour l'instant, nous devons célébrer ce qu'il représentait pour chacune de nous, et penser à lui comme à l'être aimant et bon qu'il a été. N'oublie pas que ton père avait plus de quatre-vingts ans. Il a eu une vie longue et épanouie.

— Mais il n'y a pas trois semaines, il naviguait sur le Laser avec l'agilité d'un homme beaucoup plus jeune. Ce n'est pas l'image de quelqu'un qui va mourir.

— Oui, et Dieu merci, il n'est pas décédé d'une mort lente comme beaucoup à son âge. C'est merveilleux que toi et tes sœurs puissiez vous souvenir de lui comme quelqu'un de robuste, heureux et en bonne santé. C'est ce qu'il aurait voulu.

— Il n'a pas souffert, n'est-ce pas ? ai-je demandé avec hésitation, sachant au fond de moi que même si cela avait été le cas, Marina ne me le dirait jamais.

— Non. Il savait ce qui l'attendait, Maia, et je crois qu'il avait fait la paix avec Dieu. Je ne pense pas qu'il avait peur de mourir.

J'ai essayé, sans succès, de trouver une consolation dans ces paroles. Mais la question que j'ai ensuite posée à Marina était presque une supplique.

— Comment annoncer à mes sœurs que Pa est parti ? Et qu'elles n'ont même pas un corps à enterrer ? Elles auront l'impression, comme moi, qu'il s'est tout simplement volatilisé.

— Ton père y a songé avant de mourir, et Georg Hoffman m'a contactée tout à l'heure. Je te promets que vous pourrez lui dire au revoir.

— Même mort, Pa continue à tout contrôler, ai-je murmuré en poussant un soupir désespéré. À propos, je leur ai laissé un message mais aucune n'a encore répondu.

— Georg Hoffman viendra ici dès que nous serons au complet. Et s'il te plaît, Maia, ne me demande pas ce qu'il va dire parce que je n'en ai pas la moindre idée. J'ai dit à Claudia de te préparer de la soupe, tu n'as sûrement rien mangé depuis ce matin. Veux-tu l'emporter au Pavillon ou est-ce que tu préfères rester ici ce soir ?

— Je prendrai la soupe ici et puis je rentrerai chez moi, si ça ne te dérange pas. J'ai besoin d'être seule, en fait.

Marina s'est avancée et m'a serrée dans ses bras.

— Bien sûr. Je comprends que ce soit un choc pour toi. Et je suis désolée qu'une fois de plus, tu doives assumer la responsabilité pour tes sœurs, mais c'est toi qu'il m'a demandé d'appeler en premier. Je ne sais pas si tu y trouves du réconfort. Bon, je crois que la soupe de Claudia nous fera du bien à toutes les deux.

Après le dîner, j'ai dit à Marina d'aller se coucher car je voyais bien qu'elle aussi était épuisée, et je l'ai embrassée en lui souhaitant bonne nuit. Puis je suis montée au dernier étage et suis entrée dans les chambres de mes sœurs. Rien n'avait changé depuis qu'elles étaient parties chacune de leur côté, et on y percevait encore leurs personnalités très différentes. Chaque fois

qu'elles revenaient, comme des colombes dans leur nid au bord de l'eau, elles n'avaient aucune envie de modifier quoi que ce soit. Moi non plus d'ailleurs.

J'ai poussé la porte de mon ancienne chambre et me suis dirigée vers l'étagère où je gardais encore mes plus précieux souvenirs d'enfance. Là, j'ai pris une vieille poupée en cire que Pa m'avait donnée quand j'étais petite. Comme toujours, il avait tissé une histoire magique autour de cette poupée, me racontant qu'elle avait appartenu à une jeune comtesse russe, mais que celle-ci l'avait abandonnée dans son palais enneigé à Moscou quand elle était devenue plus grande. Elle s'appelait Leonara, m'avait-il dit, et elle avait besoin de l'amour d'une nouvelle maman.

Après avoir remis la poupée sur l'étagère, j'ai attrapé la boîte qui contenait le cadeau que Pa m'avait donné pour mes seize ans. Je l'ai ouverte et j'ai sorti le collier qui s'y trouvait.

— C'est une pierre de lune, Maia, m'avait-il dit tandis que je regardais fixement cette étrange pierre transparente aux reflets bleutés, entourée de minuscules diamants. Elle est plus vieille que moi et elle a une histoire intéressante.

Je me souviens qu'il avait alors hésité, ne sachant pas s'il devait continuer.

— Il se peut que je te la raconte un jour, avait-il continué. Tu es un peu jeune pour ce collier maintenant, mais je pense qu'il t'ira très bien plus tard.

Pa avait raison. À l'époque, comme toutes mes amies d'école, je ne mettais que des bracelets en argent bon marché et de grosses croix qui pendaient au bout de lacets en cuir. Je n'avais jamais porté la pierre de lune et elle était restée là, oubliée sur l'étagère, depuis ce jour.

Mais je la porterai maintenant.

Devant le miroir, j'ai passé la délicate chaîne en or autour de mon cou et examiné attentivement la pierre. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais il m'a semblé qu'elle s'allumait contre ma peau. Je l'ai tournée machinalement entre mes doigts pendant que je m'approchais de la fenêtre pour admirer les lumières scintillantes du lac de Genève.

LES SEPT SŒURS – MAIA

— Repose en paix, mon Pa Salt adoré, ai-je murmuré.

Et, avant que les souvenirs ne m’engloutissent, je me suis dépêchée de sortir de ma chambre d’enfant et de quitter la maison pour prendre l’étroit chemin jusqu’à ma demeure d’adulte, deux cents mètres plus loin.

La porte d’entrée du Pavillon n’était jamais fermée à clé ; étant donné le système de sécurité ultrasophistiqué qui protégeait notre propriété, il y avait peu de chance qu’on me vole mes quelques biens.

En entrant, j’ai vu que Claudia était déjà venue allumer les lampes du salon. Je me suis effondrée sur le canapé, envahie par un immense désespoir.

J’étais la sœur qui n’était jamais partie.

3

Quand mon portable a sonné à deux heures du matin, j'étais allongée sur mon lit mais je ne dormais pas. Je me demandais pourquoi je n'arrivais pas à me laisser aller et à pleurer la mort de Pa. En voyant que c'était un appel de Tiggy, j'ai été prise d'une nausée.

— Allô ?

— Maia, je suis désolée de t'appeler si tard, mais je viens juste d'écouter ton message. La réception ici est très mauvaise. Que se passe-t-il ? Tu vas bien ?

La voix légère et douce de Tiggy m'a fait chaud au cœur.

— Oui, moi, ça va, mais...

— C'est Pa Salt ?

— Oui, ai-je dit d'une voix étranglée. Comment le sais-tu ?

— Je ne le savais pas. D'ailleurs, je ne le sais toujours pas. Mais j'ai eu une drôle d'impression ce matin sur la lande. Je cherchais une des jeunes biches à laquelle on a mis une boucle d'identification il y a quelques semaines. Je l'ai trouvée morte, et tout d'un coup, j'ai pensé à Pa. Après, je me suis dit que j'étais tout simplement contrariée par la mort de la biche et je n'y ai plus prêté attention. Est-ce qu'il... ?

— Tiggy, je suis vraiment, vraiment désolée. Il est mort ce matin. Ou plutôt, hier, ai-je rectifié.

— Oh Maia, non ! Je ne peux pas le croire. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il a eu un accident de bateau ? La dernière fois que je l'ai vu, je lui avais dit de ne plus naviguer seul sur le Laser.

— Non, il est mort ici, à la maison. Une crise cardiaque.

— Tu étais avec lui ? Il a souffert ? Je... Ça me rend malade d'imaginer que...

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Les sept sœurs

Lucinda Riley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

